UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

HISTOIRE

DE LA

DOCTRINE DES ANGES

DANS

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1864, à* *heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

C. VIER,

DE BARRE (LOZÈRE).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0039

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE.

A MON FRÈRE.

A MES AMIS.

C. VIER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

REUSS ✻, Président de la soutenance.

MM. REUSS ✻,
RICHARD,
SCHMIDT,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

Avant-propos.

Dans les premiers siècles de l'Église on trouve un assez grand nombre de dogmes à l'état de formation; on voit naître ou se développer des croyances, qui d'abord secondaires, accessoires, prennent peu à peu une autorité plus grande, plus universelle, quelquefois capitale. Les Pères de cette époque tirèrent des livres saints certaines affirmations qui, mélangées à des éléments d'origine étrangère, creusées et développées par la spéculation poussée à l'extrême par eux ou leurs successeurs, amenèrent l'Église à admettre comme d'origine scripturaire, divine, des dogmes de date plus récente nés ou systématisés à cette époque.

Cela est vrai, au moins en partie pour le sujet qui nous occupe. Sans doute la doctrine des anges date de plus loin, mais c'est dans cette période que l'esprit spéculatif s'y porte plus hardiment, ce qui dans les siècles suivants accepté et amplifié amènera des erreurs dangereuses.

Montrer le vrai caractère de cette doctrine chez ces docteurs, leur enseignement relativement aux esprits bons et mauvais, sans nous laisser égarer par les fausses déductions qu'on a quelquefois voulu en tirer, exposer fidèlement les opinions semblables ou diverses, en recourant directement aux sources, voilà le but que nous nous sommes proposé.

Ce qui rend la tâche à la fois plus facile et plus difficile, c'est que cette époque a été peu étudiée, en ce qui

concerne notre sujet; non qu'il ait été laissé de côté, mais ce n'est, sauf erreur, que secondairement que les historiens du dogme l'ont traité. Notre prétention n'est pas de rien trouver d'absolument nouveau; mais de voir clairement à quel point de développement ce dogme était parvenu dans l'Église, son importance et son influence sur elle. Si nous pouvons faire cela, ce travail ne sera pas perdu, et nous serons satisfait.

HISTOIRE

DE LA

DOCTRINE DES ANGES

DANS

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.

« Il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme» (1 Timoth., II, 5).

Introduction.

Avant de nous occuper des Pères, il nous a paru nécessaire, pour éclairer la question et mieux saisir la marche suivie par cette croyance, d'exposer en peu de mots les idées de l'Ancien et du Nouveau Testament sur ce sujet; sans nous arrêter à justifier toutes nos assertions, ne voulant uniquement que résumer ce qui a été dit là-dessus, pour éviter d'être incomplet.

L'idée qu'il y a entre Dieu et l'homme des êtres intermédiaires, qui servent à Dieu pour exécuter sa volonté ou la faire connaître aux hommes, est très-ancienne et commune à toutes les religions. Chez les peuples païens, sauvages, idolâtres, cette idée se trouve plus ou moins en évidence, et sous des formes diverses, mais qu'on peut ramener à ce principe primitif des esprits célestes. On trouvait entre Dieu, l'infinie per-

fection, et l'homme, créature imparfaite, trop de distance pour qu'il ne se trouvât pas des êtres moins parfaits que la divinité suprême, mais plus purs, plus saints que nous. Comme le fait remarquer Münscher[1], le gouvernement de l'immense univers par la sagesse et la puissance d'un être, est chose difficile à comprendre pour l'esprit sans culture; à cause de cela on lui adjoint une foule d'aides dont il se sert pour l'exécution de ses desseins. On fait Dieu analogue aux rois de la terre, il est naturel qu'on lui donne une cour brillante et nombreuse; mais laissons de côté ces considérations qui nous mèneraient trop loin, et venons-en à l'Ancien Testament.

Dans les livres antérieurs à la captivité, il est question d'anges, fils de Dieu, ou envoyés de l'Éternel; on les voit servir d'intermédiaires entre lui et l'homme pour lui apporter des peines, des récompenses, des conseils, des reproches; ils sont des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme, mais là se borne tout ce que les livres nous disent des anges[2].

Après la captivité, les Juifs, malgré leur horreur pour les peuples étrangers, trouvant cette même doctrine chez leurs vainqueurs, adoptèrent quelques-unes des idées du mazdéisme sur les esprits célestes. Le vague de la doctrine juive, et le rapport des deux angélologies suffiraient pour révéler cette action de la doctrine babylonienne sur la doctrine juive[3]. Dans Daniel, Zacharie, les livres apocryphes, Tobie, 4 Esdras, on trouve une hiérarchie, avec sept chefs dont

[1] Münscher, *Dogmatik*, VI.
[2] M. Nicolas, *Doctrines des Juifs*, p. 219.
[3] M. Nicolas, *Doctrines des Juifs*, p. 229.

les noms sont connus, veillant sur les nations et même sur les hommes, mais sans grands détails sur leur nature, rien sur leur création. Tout cela est à peu près au même point, quoique un peu différent dans certains détails, chez les Esséniens, qui semblent en faire des émanations d'après Josèphe[1], et dans Philon qui, lui, semble avoir plutôt été influencé par le platonisme, dans cette doctrine.

Quant aux mauvais esprits, le monothéisme sévère, faisant de Dieu le dispensateur du bien et du mal, rendait cette doctrine difficile à naître chez les Juifs; on ne les trouve pas, sauf peut-être dans le mythe de la Genèse, ch. III. Dans le livre de Job on trouve, il est vrai, le Satan, mais il n'est ici qu'un accusateur, il n'est pas question d'un esprit mauvais par nature; les Chroniques (I, XXI, 1) et Zacharie (III, 2) se rapprochent plus du vrai Satan; ces livres sont postérieurs à la captivité. Dans l'exil, peut-être se sont-ils posé la question de l'origine du mal, et l'ont-ils résolue par le moyen des Esprits mauvais, dont le mazdéisme leur donnait le tableau si travaillé déjà. En tous cas, cette idée répugnait trop à leur monothéisme pour être acceptée sans modification; ils la laissèrent dans le domaine d'une superstition populaire, dans Tobie et les Macchabées; mais peu à peu, elle dut faire des progrès, on le voit dans Josèphe[2], Baruch, la Sapience, qui semble rentrer dans l'idée que le mal vient de la chute occasionnée par Satan, surtout dans les pseudépigraphes, en particulier dans le livre d'Hénoch où on trouve leurs noms, leur hiérarchie, leur chute, ce

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 1, 8.
[2] *Guerre des Juifs*, VII; *id. Antiquit.*, VI.

qui prouve un grand développement de cette doctrine, au moins dans le milieu juif où ce livre fut écrit.

Jésus trouva la croyance aux Esprits bons et mauvais chez les Juifs; lui et ses apôtres se conformèrent à cette croyance, et dans le Nouveau Testament les passages ne manquent pas relativement à eux. « Mais la théologie apostolique, comme le dit M. Reuss[1], n'a absolument rien changé aux idées répandues à cet égard dans la société juive, et n'en fait que peu d'usage, » les auteurs en parlent assez pour nous permettre de voir que les questions principales étaient déjà populaires dans cette doctrine. Ainsi il est question de leur nature (Luc XX, 36), de leur célérité, de leur éclat (Apoc. V, 2; Actes VI etc.). Ils servent d'intermédiaires entre Dieu et l'homme pour lui annoncer sa volonté ou l'éxécuter à leur égard (Matth. I, 20; II, 19; Actes VII etc.). Ils sont aux ordres de Christ, l'accompagneront à son retour (Matth. XIII, 39; XXIV, 31, et Apoc. etc.). Ils veillent sur les hommes (Matth. XVIII, 10), sur les Églises (Apoc. II etc.). Dans les épîtres de Paul on voit déjà plusieurs classes parmi eux: Chérubins, Séraphins, trônes, puissances, archanges, principautés, dominations. Mais il n'y a rien encore ni sur leur création, leur chute, sauf Jude, VI. Leur culte est défendu (Apoc. XXII, 9).

Sur les mauvais esprits, l'esprit scientifique ne s'est pas plus développé. Ils ont un empire et un chef (Matth. IX, 34), appelé *κατήγωρ* (Apoc. XII, 24), *διάβολος*, *δρακων* (Apoc. XII etc.), Bélias, Beltzebub; ils vivent dans l'air ou la terre (Matth. XII, 43); ils sont auteurs du mal physique et moral dans le monde

[1] *Théologie chrétienne*, liv. IV, ch. VI.

(Luc XXII, 3, 31; Jacq. IV, 7; 1 Corinth. V, 5; 1 Thess. III, 5 etc.), opposés à Christ et au royaume de Dieu (Éph. VI, 10; 1 Pierre V, 1 etc.), destinés au feu éternel (Apoc. XX, 10; Luc X, 18). « Mais les auteurs sacrés ne s'écartent pas de la tradition naïve des générations antérieures, et ne les rattachent qu'extérieurement au système évangélique[1]. » L'esprit scientifique ne s'est pas encore porté sur ces questions, et n'a pas cherché à les systématiser. Bientôt les docteurs des âges postérieurs viennent y appliquer leurs investigations, et mettre plus en lumière certains détails que la Bible n'avait pas touchés, ou seulement en passant. La spéculation vient enrichir ce dogme et lui donner une importance qu'il n'avait pas encore obtenue jusqu'ici.

CHAPITRE PREMIER.

LES PÈRES DES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

§ 1. *Existence des anges.*

Le besoin du merveilleux existe toujours plus ou moins chez l'homme. La première société chrétienne, juive et païenne d'origine, ne pouvait chasser de son intelligence toutes ces créations nées de l'imagination rabbinique ou des philosophes et poëtes païens. C'est là une des causes qui peuvent le mieux expliquer le crédit toujours plus grand que trouva dans l'esprit chrétien le dogme dont nous nous occupons.

Parmi les Pères de cette époque, on ne peut en citer aucun qui ne reconnaisse leur existence. Tous s'ac-

[1] Reuss, *Théologie chrétienne*, liv. V, ch. XXI.

cordent à croire à ces êtres, dont ils voyaient du reste la réalité proclamée par l'écriture et la tradition. Pour eux ce dogme, qui aujourd'hui devient bien accessoire dans la théologie, était d'une grande importance. Origène[1] le proclame et s'étend sur la valeur de cette croyance. Chez les premiers chrétiens, cela dut contribuer à stimuler la spéculation sur ce sujet. Ils allèrent en puiser certains éléments dans la philosophie païenne, surtout dans les livres apocryphes : le livre d'Enoch et le testament des douze patriarches, qui pour certains Pères passèrent comme inspirés.

§ 2. *Origine.*

Sur ce point, l'église ne fut pas partout d'accord. La plupart des Pères font des anges des êtres créés par Dieu à l'instar du reste des créatures du monde, mais d'autres voient en eux, non des êtres distincts, mais seulement des forces, des activités sans substance aucune. Justin[2] nous dit : « Quelques-uns pensent que Dieu créa les anges, laissant sortir une force qu'il retira ensuite à lui. Ils sont avec lui dans la même relation que les rayons avec le soleil. » Cette opinion venait peut-être chez les chrétiens de quelque école sadducéenne[3]. Justin la rejette, et dit que les anges sont créés par Dieu, mais non coéternels avec lui[4].

Ainsi l'existence des anges est reconnue dérivée de Dieu, mais non pas de la même manière par tous. Les gnostiques étaient attachés au système de l'émanation.

[1] *De princip.*, p. 154.
[2] *Dialogue avec Tryphon.; ed. Otto*, c. 128.
[3] Münscher, *Dogmatique.*
[4] *De fide.*

Le Dieu inconnu et très-haut laisse procéder de lui des esprits élevés qu'ils nomment Éons, habitant le royaume de la lumière ou Plérôme. De ces esprits dérivent successivement des séries d'autres êtres de moins en moins parfaits à mesure qu'on s'éloigne. Ce ne sont que les êtres le plus près de la terre qui sont nommés *anges*. Ces doctrines furent repoussées par l'Église, toutefois elles eurent quelque influence sur certains docteurs; Lactance est pourtant le seul qui semble avoir accepté l'idée d'émanation, d'une manière tant soit peu catégorique[1]. Il assimile leur origine à celle du Logos. Tous sont émanés de Dieu, mais il fait entre eux une différence singulière. Le Logos : *cum voce ac sonitu ex ore Dei processit;* tandis que les anges sont : *taciti spiritus qui non uti sermo, ore, sed naribus proferuntur.* Il ajoute, que ce n'est pas par fatalité que ces émanations ont lieu, mais par la libre volonté de Dieu. Bien que Lactance soit le seul qui montre évidemment sa croyance à l'émanation, il est probable que beaucoup de chrétiens furent enclins à suivre son opinion, comme pour l'explication de la trinité et la création des âmes. Sur ce point du reste, comme pour tout ce qui tient à cette doctrine, les diversités d'opinion ne donnèrent lieu à aucune controverse qui ait laissé des traces, sauf avec les gnostiques. Les idées n'étaient pas encore complétement fixées. La plupart croient les anges créés par le Logos.

A quelle époque eut lieu la création des anges? Ici encore plusieurs affirmations se trouvent en présence. La plus suivie est celle d'Origène, qui place leur créa-

[1] *Institut. divin.*, IV, 8.

tion avant celle du monde et des hommes. Il s'appuie sur Job XXXVIII, 7, où Dieu dit: « Avant que les étoiles fussent créées, tous les anges me louaient. Plusieurs semblent, comme lui, faire le monde des esprits antérieur à celui des corps. Du reste cette idée, Platon, les philosophes et les gnostiques l'avaient aussi. D'autres plaçaient cette création dans la période des six jours. Méthodius[1] insiste sur la création avant l'homme, en disant qu'il n'est pas vrai que Dieu, s'étant trompé en faisant l'homme, ait créé l'ange. Tatien[2] la place au sixième jour, avant celle de l'homme. Généralement on place leur existence avant celle du monde, sans spécifier le moment précis.

§ 3. *Nature.*

Tous les Pères s'accordent à leur donner une nature supérieure; ils les regardent comme des êtres essentiellement libres, doués d'une raison et d'une science supérieures. C'est surtout sur leur liberté qu'ils insistent le plus souvent. L'École d'Alexandrie fait dépendre de la manière dont ils en usent, le bonheur ou le malheur. L'incorporalité absolue est le privilége exclusif de Dieu, en conséquence ils ont une enveloppe corporelle, non pas grossière et terrestre comme celle de l'homme, mais subtile, éthérée, semblable à l'air ou au feu, à cause de leur perfection plus grande. Ces corps ne peuvent être soumis à aucune souffrance, mais ils existent puisqu'ils ont la faculté de se mouvoir et de sentir. Dans certains passages il semble pourtant

[1] *De resurrectione.*
[2] *Oratio contra græcos.*

ne pas leur accorder un corps; la contradiction n'est qu'apparente; il prend le mot ἀσῶματος dans le double sens de nature absolument spirituelle appliquée à Dieu seul, et de nature subtile, de corps impalpable, échappant à nos sens. On peut remarquer ici déjà la tendance idéaliste plus prononcée des Pères d'Alexandrie, opposée à la tendance plus réaliste des Pères latins; on sait le fameux axiome de Tertullien : *Nihil est incorporale quod non est.*

Pour les anges il dit : *Angeli spiritu materiali constiterunt*, ou bien qu'ils ont un corps *sui generis*, mais pouvant prendre la forme humaine pour apparaître aux hommes[1]. Plusieurs Pères[2], s'appuyant sans doute sur le ἄρτος ἀγγελῶν de l'Écriture leur attribuent une nourriture composée d'aliments célestes : Justin[3], en parlant des trois anges qui apparurent à Abraham, insiste sur ce fait que deux mangèrent des aliments, non le troisième, parce que c'était le Logos. Méthodius ajoute[4] à cela, qu'ils vivent sans aucun changement. Sauf ces nuances, tous leur reconnaissent un corps non de chair, mais céleste, éthéré; cela ressort surtout de leur doctrine sur la chute des anges, et du prétendu commerce de ces derniers avec les filles des hommes.

§ 4. *Classes des anges.*

Dans le Nouveau Testament, en particulier dans les épîtres de Paul, on voit les anges distribués en plu-

[1] *Adversus Marc.*, 9.

[2] *Dial. contre Tryph.*, 57, et *Clément Padag.*, I, 6, p. 102; *ed. Sylburg.*

[3] *Loc. cit.*

[4] *De resurrectione.*

sieurs classes: anges, archanges, chérubins, séraphins, dominations, trônes, principautés, puissances, vertus. Il est difficile de savoir l'origine de la plupart de ces noms, dont on ne trouve nulle trace dans les livres de l'Ancien Testament. Origène lui-même[1] fait cette remarque, sans mettre en doute pourtant la pluralité des classes. Il est probable que, comme toute la doctrine, ces classes fussent imaginées par les écoles juives après la Restauration, d'où elles se répandirent dans le peuple, ce qui expliquerait leur présence chez Paul, élève de ces écoles. Irénée[2] cite sept de ces ordres. Clément d'Alexandrie[3] parle des sept anges qui gouvernent l'armée céleste, sans les désigner autrement. Il est probable qu'il prit cette idée dans le livre de Tobie, XII, où il est question des sept anges supérieurs; si ce livre ne fut pas écrit en Perse, les idées de ce pays influèrent sur sa composition, soit qu'on ait voulu faire Dieu analogue aux rois perses chez lesquels sept princes avaient un accès plus familier, comme le fait remarquer Münscher[4], soit que cela vînt des doctrines mazdéennes elles-mêmes sur les esprits purs. Cette idée passa chez les gnostiques, qui admirent sept esprits sidéraux, avec une multitude de séries diverses ou syzygies.

Dans beaucoup de Pères[5] on voit ces diverses classes mentionnées, mais ils ne cherchent pas à les expliquer

[1] *De princip.*, I, 135.

[2] *Adversus Heræs.*, II, 15.

[3] *Strom.*, V, 585.

[4] *Dogmatik. Engel.*

[5] Justin, *De fide.;* Irénée, c. III, VIII.; *Methodius. De resurrectione etc.*

ou à faire un système là-dessus. Origène [1] est le seul qui explique le motif de ces diverses classes d'anges. Partant de son principe fondamental, l'usage de la liberté, il dit que tout cela a été réglé d'après le mérite respectif de chaque être, par le juste décret de Dieu, non par hasard ni par partialité, mais selon les vertus et le génie de chacun avant la création du monde. Quant à savoir ce qu'ils ont fait pour cela, nous ne le pouvons; ils ont été créés égaux, mais ils ont plus ou moins bien usé de leur liberté, de là ces divers degrés. Méthodius [2], opposé ici comme en beaucoup de points à Origène, prétend qu'ils ne peuvent changer ni progresser.

Du reste il faut remarquer que ces classes n'étaient pas encore élevées à la hauteur d'un système hiérarchique bien coordonné; on ne fait que prendre les anciennes désignations sans systématiser davantage, toutefois nous voyons déjà les germes qui permettront à Denys le faux Aréopagite de faire un ouvrage sur la hiérarchie céleste, de passer en revue l'armée des cieux. Cet ouvrage est postérieur au troisième siècle; le développement de cette théorie suffirait seul à la rigueur pour le prouver.

§ 5. *Rôle et fonctions des anges.*

Les chrétiens de cette période croient tous à une Providence divine, repoussant le *fatum* stoïcien et le hasard épicurien, mais ils ne veulent pas que cette providence gêne la liberté des êtres intelligents. Ils repoussent aussi les idées païennes sur l'action des astres

[1] *Princip.*, I, 8, édit. Redepenning.
[2] *De resurrectione.*

et des étoiles; Origène[1] écrit bien qu'ils annoncent certains changements futurs, mais qu'ils ne sont que des instruments compris surtout par les anges. L'idée populaire assimilant Dieu à un roi qui exécute sa volonté par ses ministres, les anges furent acceptés par les Pères. Dieu gouverne le monde, mais il en a soumis l'administration aux anges, qui ont chacun une sphère d'activité déterminée. Cette idée est très-développée chez les Pères, d'autant qu'elle était un héritage des temps antérieurs. Justin[2] dit: *ὁ θεὸς τὸν πάντα κοσμον ποιὴσας τὴν μέν τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν ὑπὸ τὸν οὐρανὸν πρόνοιαν ἀγγέλοις παρέδωκεν.* Ce qui favorisa l'entrée de cette idée juive dans le christianisme, ce fut peut-être aussi les v. 8, 9, chap. XXXII du Deutéronome, mal traduit par la LXX, où il est dit que chaque ange reçut une nation pour la gouverner, et que Dieu garda Israël pour lui. Le traducteur, au lieu de fils d'Israël qui se trouve dans le texte hébreu, a mis fils de Dieu ou anges. La vénération professée pour cette version, regardée comme inspirée, empêcha de remarquer cette faute; l'ange des Perses et de la Grèce que l'on trouve dans Daniel, renforça encore cette idée.

Aussi les premiers docteurs. Hermas[3], Papias[4] énoncent cette idée; après eux, Justin[5], Athénagore[6], Clément[7], Méthodius[8], Origène qui semble-t-il aurait

[1] *Comm. in Genes.*
[2] *Apol. Minor.*, 43.
[3] *Post. Mand.*, II.
[4] *Frag.*, II.
[5] *Apol. min.*, 44.
[6] *Legat. pro Christ.*, p. 112. *Oxonii.*
[7] *Stromat.*, liv. V, p. 592.
[8] *De resurr.*

dû mieux interpréter les passages ci-dessus, connaissant l'hébreu et d'autres versions, explique longuement cela, conformément aux Septante[1]. Leur principale charge est le gouvernement des nations ; à la dispersion de Babel chaque peuple fut confié à un ange ; les peuples reçurent de ces anges une langue propre à chacun d'eux et des pays différents de climat et de fertilité, suivant leur mérite. La langue donnée à Adam resta aux Hébreux, qui ne furent donnés à aucun ange, mais restèrent la portion de Dieu. Ce peuple pécha, fut puni, dispersé chez les autres nations et livré à la domination des anges. Ici s'infiltrèrent chez les Pères des idées quelque peu gnostiques.

Les gnostiques, ne pouvant concilier les imperfections du monde avec la notion d'un Dieu omnipotent, omniscient et tout bon, les attribuaient aux anges. Le Dieu des Juifs était le démiurge, ange puissant mais imparfait, qui voulait se faire honorer de toutes les nations. Ces idées, quoique repoussées avec horreur par les chrétiens, ne furent pas totalement étrangères à quelques docteurs : Athénagore[2] dit que Dieu a fait tout le monde pour le bien, mais qu'en ayant confié le soin aux anges, quelques-uns ont été négligents et infidèles dans leur administration, de là le désordre. Cette idée, comme on le voit, avait une grande parenté avec le gnosticisme. Mais là ne s'arrête pas le rôle des anges, et leur action s'exerce de toute manière. Ils avaient aussi le soin de veiller sur les églises ; on s'appuyait sur l'Apocalypse où cette idée se trouve déjà exprimée, pour donner à chacune un gardien spécial ; ils portent

[1] *Adv. Cels.*, V, 254. *Hom. in Num.*, XI

[2] *Legat.*, p. 114.

à Dieu les prières des mortels, à ceux-ci en retour les bienfaits de Dieu. Ils leur inspirent les bonnes pensées, les fortifient contre les assauts du mal, gardent les hommes pieux, les aident à développer de plus en plus leur piété ; ils donnent le pouvoir de faire le bien, défendent la vertu contre le vice, punissent les injustes [1]. Une idée particulière à Clément d'Alexandrie, c'est que les Grecs avaient reçu leur philosophie d'anges inférieurs d'après l'ordre du Logos [2]. Ami de cette philosophie, il veut lui donner une origine supérieure. Les Occidentaux font de même, seulement on voit aussi percer leur tendance particulière, en ce qu'ils l'attribuent aux mauvais anges.

Origène ne borne pas l'action des anges aux hommes seuls, il les fait aussi présider aux animaux, aux choses inanimées, la terre, l'air, l'eau, le feu, la pluie. Il y a un ange dans chaque étoile. Ce sont eux qui ont donné à chaque chose le nom qui lui convenait [3]. D'après lui encore, les noms des divers anges désignent leurs différentes occupations [4]. Raphaël guérit, Gabriel préside aux combats, Michel transmet à Dieu les prières des hommes ; les noms, on le voit de suite, sont d'origine juive. Tertullien dit [5] que ce sont ceux qui forment (*modulantur*) les âmes des hommes, ils apparaissent à la naissance ou bien à ceux qui vont mourir. Outre cela il admet un ange de la pénitence. Hermas fait mention d'un ange de la prière [6].

[1] *Clem. Alex. Pædag.*, II, p. 185; *Strom.*, V, p. 592; *Origenes de Princip.*, III, 2.; *Comm. in cant. etc.*

[2] *Strom.*, VII, p. 684.

[3] *Adv. Cels.*, V, 274.

[4] *Adv. Cels.*, I, 20.; *Edit. Dav. Hœschelio, de Princ.*, I, 154.

[5] *De anima.*

[6] *Post. Mond.*, I, 4.

§ 6. *Anges gardiens.*

Cette opinion, nous l'avons vu dans notre introduction, était déjà reçue parmi les Juifs et de là était passée dans le Nouveau Testament. Socrate et Platon[1] avaient aussi émis l'idée d'un ange (*δαίμων*) dans chaque homme; chez les Pères elle prit un grand développement. On peut saisir dans l'esprit humain ce qui a pu donner naissance à cette doctrine. «Les pensées de l'âme humaine, bonnes ou mauvaises, se pressent sans enchaînement comme des étincelles jetées dans l'âme, sans savoir d'où elles viennent. De nos jours la psychologie se contente de les constater, mais les anciens, avec leur connaissance imparfaite de l'âme, voyaient là un fait extraordinaire. Ils ne comprenaient pas que des pensées si subites pussent naître dans l'âme. Alors elles ne pouvaient venir que d'une cause supérieure, d'un être qui les inspirait à l'homme; si l'homme est toujours le même comme l'expérience l'apprend, et est souvent dans sa conduite inconstant et variable, on peut facilement conclure de là qu'il y a deux esprits, l'un bon, l'autre mauvais, qui le conduisent, et il suit tantôt l'impulsion de l'un, tantôt celle de l'autre[2].» Rien d'étonnant que les chrétiens aient pris cette doctrine que leur origine juive ou païenne leur avait déjà inculquée, d'autant que Jésus dans Matth. XVIII, 10, semble les confirmer. Le *Testament des douze patriarches*, ouvrage apocryphe très-ancien dont certains Pères faisaient grand cas, parle d'un esprit de vérité et d'un

[1] *Timæus*, 43.
[2] Münscher, *Dogmatik*.

esprit d'erreur qui tous deux règnent sur l'homme, opposés l'un à l'autre; l'homme peut choisir entre les deux.

Chez les Pères cette idée se montre sous plusieurs formes, on voit qu'il n'y a encore rien de fixe. Cette idée avait l'avantage de se prêter à une foule de développements arbitraires ce qui explique cette diversité. Le premier Père qui en parle est Hermas[1]. L'ange lui dit : « Deux génies sont dans l'homme, l'un bon, l'autre mauvais, le premier saint, chaste, tranquille, quand il vient dans le cœur de l'homme, celui-ci est poussé vers la justice et la vérité, quand tu as de pareilles pensées tu peux reconnaître que le bon génie est en toi, lorsque tu en as de mauvaises, tu reconnais l'action de ton mauvais génie. » Cette idée fut suivie par les docteurs d'Alexandrie, et les autres, quoiqu'ils en parlent moins explicitement, s'y rangent aussi. Tertullien[2] dit : tous les hommes ont un démon. Lactance[3] exprime la même idée, Clément d'Alexandrie[4] dit : « le démon s'attache à chaque homme et demeure en lui. » Il voit là une parenté du christianisme et de Platon qui donne un ange à chaque homme à sa naissance, et s'appuie sur le passage cité de Matthieu pour dire que Jésus a enseigné la même chose.

Mais le plus explicite de tous est Origène : « Deux génies règlent tout homme : l'un ange, l'autre démon. L'un des deux est toujours en repos; suivant que c'est l'un ou l'autre, l'homme est ou mauvais ou pieux et

[1] *Pastor. Mandat.*, VI.
[2] *De anima*, c. 57.
[3] *Institt. divin.*, II, 64.
[4] *Strom.*, V, c. 5.

bon chrétien[1].» Il blâme ailleurs[2] les païens de donner aux hommes des démons et non pas des anges. L'homme bon a un bon ange, le mauvais un démon. Si l'homme pèche, son bon ange se sépare de lui et il est soumis à un ange inférieur. Ces anges sont obligés de rendre compte de la conduite de la personne qui leur est confiée[3]; ils prient pour cette personne. Les démons n'ont empire que sur ceux qui écoutent le vice plutôt que Dieu; le bon ange ne quitte pas le méchant pour toujours; après un temps d'infidélité avec Satan, il est régénéré; le moindre fidèle a son bon ange. Commentant le passage de Matthieu, il recherche si les bons anges sont donnés aux enfants dès leur naissance ou après le baptême; si à cause du péché originel il ne leur est pas donné un mauvais ange qui s'améliore avec l'homme[4]. Nous voyons qu'Origène n'était pas lui-même très-bien fixé sur cette doctrine des anges gardiens: tantôt il donne à l'homme un seul compagnon bon ou mauvais; tantôt il lui en donne deux opposés l'un à l'autre; tantôt[5] il dit qu'il y a en nous une foule de bons esprits.

D'après tout cela on pourrait croire que cette doctrine se rapprochait beaucoup du paganisme. Beaucoup de païens admettaient un Dieu suprême dont les autres étaient les serviteurs. Platon[6] donne au Dieu suprême le gouvernement du monde, et aux divinités inférieures le soin des détails. Athénagore, philosophe

[1] *Hom. in Luc.*, XI.
[2] *Adv. Cels.*, VIII, 407.
[3] *In Num. Hom.*, XX.
[4] *Comm. in Matth.*, XVIII.
[5] *In Jesu. Nov. Hom.*, XX.
[6] *Timée*, 37.

converti au christianisme, ne semble pas penser autre chose quand il dit[1] que Dieu ne s'est réservé que la Providence générale concernant le dernier but et les différentes espèces de toutes choses, tandis qu'il avait chargé les anges d'exercer l'action de la Providence sur les différentes parties du monde. Les anges, dans cette sphère, jouissaient d'une complète liberté; de là venait que leur chute avait causé tant de maux. « Cette idée ne s'éloignait pas beaucoup de l'idée païenne; aussi ne fut-elle pas admise des chrétiens[2].» Justin[3] veut que la Providence s'exerce sur tous les hommes; Novatien[4] de même; Clément d'Alexandrie[5] est encore plus précis : Tout procède de Dieu; les anges ne sont pas directeurs indépendants des choses qu'on leur a commises, ni les auteurs des grâces et des maux, mais ne sont que les instruments de Dieu. Cette idée différencie essentiellement la doctrine chrétienne de celle des païens, quoique pourtant il y eût pour le peuple, surtout pour les convertis païens, facilement induction à une erreur dont on ne dut pas toujours se préserver.

§ 7. *Culte des anges.*

Le Nouveau Testament est formellement opposé au culte des anges, comme on le voit Apoc. XX, 10, et Col. II, 18. Les chrétiens suivant ces préceptes leur refusèrent aussi un culte; toutefois, en leur attribuant des fonctions si hautes, si nombreuses, en leur don-

[1] *Leg. pro Christ*, p. 112.
[2] Gieseler, *Hist. des dogmes*, trad. Bruch et Flobert.
[3] *Dial. adv. Tryph.*, c. 85.
[4] *De trinitate.*
[5] *Strom.*, VIII, p. 793.

nant un si grand rôle, l'esprit du peuple, frappé de cela, devait se laisser aller à leur vouer une vénération toute particulière qui devait peu à peu dégénérer en un vrai culte. Mais est-il vrai, comme Rome l'a prétendu, que les anges eussent réellement commencé à être adorés à cette époque? C'est ce que nous voulons soigneusement examiner avant d'aller plus loin.

Les passages sur lesquels on s'appuie pour étayer cette opinion sont peu nombreux. On cite un passage de Justin[1], où il dit: *ἀλλ' ἐκεῖνον τέ καὶ τὸν παρ' αὐτον υἱου ἐλθοντα καὶ διδαξαντα ἡμας ταῦτα, καὶ τὸ τῶν ἄλλων ἑπόμένων καὶ ἐξομονιουμένων ἀγαθῶν ἀγγέλων στρατόν, πνεῦμά τε προφητικὸν σεβόμεθα καί προσκυνοῦμεν.* Il est vrai qu'on veut lire *στρατηγον*, au lieu de *στρατον*, en appliquant cela à Jésus, ou bien faire de *στρατον* le régime direct de *διδαζαντα*, ce qui restreindrait l'adoration à Dieu, Jésus-Christ et le Saint-Esprit. Ces explications, bien que légitimes, peuvent cependant sembler un peu forcées. Il se pourrait du reste que Justin, dans une apologie à des païens en faveur des chrétiens, eût cherché à diminuer autant que possible la distance qui les séparait, et pour cela eût donné aux anges une place plus élevée qu'on ne le faisait ordinairement. Cette hypothèse, que nous ne défendrons pas du reste, peut ne pas paraître complétement invraisemblable, si on se souvient que les conversions se firent souvent par de pareils moyens, en adoucissant ce qui pouvait choquer, ou en tolérant quelque erreur, chère au converti. Ou bien on pourrait encore comprendre qu'il ait vu là un moyen de prouver qu'ils n'é-

[1] *Apol. prin.*, c. 6.

taient pas athées, et qu'entraîné par ce désir il ait dépassé sa pensée. Quoi qu'il en soit, qu'il ait oui ou non dit cela, l'argument n'est pas suffisant pour étayer l'opinion de Rome.

Il est vrai qu'on cite encore deux passages d'Origène. Le premier[1], qu'on dit être une prière à un ange, n'est après tout qu'une invocation à l'ange gardien qu'il suppose par une figure oratoire présent devant lui, non un acte de dévotion à un ange, comme le disent les auteurs romains. Le second[2] semble aussi favoriser cette opinion. Origène répondant à Celse, qui prétend qu'on ne doit pas du tout les honorer dit : *οὐκ ὑπηρέτας, οὓς οἱ λοιποὶ ἄνθρωποι σέβουσι παντας σέβειν καὶ θεραπεύειν ἐκκλινόμεν.* Mais ces mots n'ont pas ici le sens de prière, de culte, d'honneur religieux rendu, ils ne signifient que le respect, la vénération qu'on doit à ces êtres supérieurs. Eusèbe, disciple d'Origène, distingue parfaitement cela quand il dit que les anges doivent être honorés (*τιμᾶν*), mais qu'on ne doit jamais leur rendre un culte (*λάτρευειν, θρῆσκειν*). Du reste, en donnant à *θεραπεύειν* le sens de rendre un culte, Origène ne dit pas qu'on le leur rende, mais qu'on pourrait le leur rendre, ce qui prouve que le fait n'existait pas. De plus, Origène revient bien souvent sur ce sujet, de manière à montrer qu'il est formellement opposé à tout culte rendu aux anges, et cela très-explicitement[3] : « Parce que les anges sont appelés *dieux* dans les Écritures, on ne doit pas y voir un motif pour les honorer et les prier à la place de Dieu, comme ses serviteurs et

[1] *Hom. in Ezechiel.*
[2] *Adv. Cels.*, VIII, 393.
[3] *Adv. Cels.*, VIII; *id.*, V, 238.

ses envoyés; car toute prière et invocation doit s'adresser à Dieu par lequel le Logos éternel a été établi pontife sur tous les anges; nous pouvons aussi prier le Fils, mais pour les anges, les invoquer serait insensé, parce que nous ne recevons d'eux aucune connaissance juste, nous devons nous en abstenir, il n'est permis d'adresser des vœux (*θάρρειν εὔχεται*) qu'à Dieu seul qui sait tout, par notre intercesseur le Fils. » Il admet un certain respect pour eux, mais rien autre chose.

Dans les autres docteurs, les déclarations abondent qui interdisent ce culte: Athènagore[1] dit: « Nous n'adorons pas les forces (les anges) mais seulement le Créateur et le Maître. » Irénée[2] nous apprend que l'Église orthodoxe chrétienne est libre de l'invocation des anges, la prière doit se faire à Dieu seul par Jésus-Christ. Clément[3], contre les Gnostiques, établit que Dieu seul doit être prié, pour les anges, on peut prier *avec* eux, mais les invoquer eux-mêmes n'est pas favorable. Méthodius[4] semble affirmer que les anges ne sont pas supérieurs aux chrétiens, ce qui exclut toute idée de culte. Les autres Pères n'en disent rien, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire, s'il y eût un culte rendu à ces esprits.

En résumé, dans les pères des trois premiers siècles il n'y a rien qui permette de dire que ce culte ait été enseigné à cette époque ou qui engage même à conclure qu'il était permis aux chrétiens de les invoquer; ils étaient encore trop près des apôtres, formellement

[1] *Leg. pro Christ.*, p. 41.
[2] *Adv. Hæres.*, II, 52.
[3] *Strom.*, VII.
[4] *De libero arbitrio.*

opposés à cela, pour aller à l'encontre aussi vite. Toutefois il faut bien reconnaître qu'on trouve chez eux le germe de ce culte ou tout ce qu'il faut pour y amener peu à peu. La croyance à l'influence des anges sur les hommes, à leur intercession pour eux auprès des hommes, celle des anges gardiens, était une préparation suffisante. Croyant ces êtres constamment auprès d'eux, ils leur faisaient des allocutions, et petit à petit ces allocutions purent se transformer en prières véritables. Cela devait nécessairement arriver avec la tendance de plus en plus marquée chez le peuple à invoquer les êtres qu'il croyait placés près de Dieu, à mesure que ce Dieu devenait de plus en plus inaccessible. Une foule de cultes pareils ont une origine semblable. Du moment qu'on invoqua des saints, par exemple, il était naturel qu'on priât aussi les êtres que Dieu avait faits supérieurs à l'homme, qu'on oubliât la cause première de tout, pour se tourner vers les exécuteurs de ses ordres, si occupés du sort des hommes.

CHAPITRE II.

§ 1. *Mauvais anges.*

Cette croyance a de tout temps donné lieu à beaucoup de spéculations, et de fait elle est très-propre à ouvrir un large champ à l'imagination, mais il faut bien l'avouer aussi, à la superstition. Si l'Ancien Testament n'en parle presque pas, en revanche le Nouveau nous montre déjà cette doctrine dans son épanouissement: rien d'étonnant dès lors que les docteurs de cette période, le prenant pour guide, aient émis une foule d'opinions diverses dont beaucoup puisent malheureuse-

ment leur source dans la superstition ou dans la mauvaise exégèse du temps. Les Pères, surtout ceux d'occident, sont beaucoup plus riches sur les démons que sur les anges, ce qui pourrait à la rigueur s'expliquer chez les seconds par leur point de vue plus réaliste et pratique, voulant plutôt améliorer et mettre en garde contre le mal, que se livrer à des recherches curieuses sur les diverses questions.

Quoi qu'il en soit, tous parlent des mauvais anges et de leur chef le diable. Origène[1] s'exprime ainsi : « Quant au diable et aux mauvais anges, la doctrine de l'Église dit à la vérité qu'ils existent. Comment ils sont et ce qu'ils sont, ceci n'est pas clairement défini. La plupart croient cependant que le diable est un ange rebelle ayant entraîné dans sa chute beaucoup d'autres anges, qui sont maintenant nommés ses anges. » On voit déjà que la place est libre pour une grande diversité d'opinions, et c'est en effet ce que nous verrons. Toutefois cette diversité ne s'étend qu'à des points de détail ; au fond pour les points principaux, tous sont d'accord.

§ 2. *Chute des anges.*

Un des points où tous les docteurs montrent leur accord est celui-ci : tous les anges ont été créés bons par Dieu ; le diable et le démon, par l'abus de leur liberté, sont tombés. On comprend que cette opinion ait été fermement soutenue dans l'Église, à cause du dualisme gnostique et manichéen. Ces sectes, en effet, considéraient le diable comme un mauvais principe, mauvais

[1] *Princip. præm.*, p. 95.

de sa nature, qui ne pouvait tirer sa naissance d'un Dieu bon, et avait produit toute la foule des mauvais anges. Contre cette doctrine tous les chrétiens, ou presque tous, soutinrent l'opinion énoncée plus haut. Athénagore[1] s'exprime catégoriquement là-dessus: « Comme nous reconnaissons Dieu, son fils et les esprits saints, nous croyons qu'il y a d'autres forces qui agissent autour de la matière, et pour elles, opposées à Dieu, non qu'elles puissent combattre Dieu dont elles ne peuvent soutenir la toute-puissance, le diable est opposé au bien fait par Dieu et attaché à la matière; Dieu l'a créé comme les autres anges et lui a confié la direction de la matière et des forces, il lui a donné, comme aux anges et aux hommes, la liberté de faire le bien ou le mal; de même que des anges sont restés fidèles à leur mandat, d'autres ont profané leur nature par le spectacle de la matière et de ses formes. » Les autres docteurs ont la même opinion. Justin[2], Irénée[3], Clément[4], Origène[5] parlent tous d'un abus de leur liberté qui les a fait tomber.

Tatien[6], malgré ses idées gnostiques, admet une chute, non un principe mauvais d'origine. Quelques-uns s'attachent à prouver que leur existence ne blesse en rien la justice et la bonté de Dieu. Tatien et Origène[7] disent que c'est afin d'éprouver les Justes, Lac-

[1] *Leg. pro Christ*, p. 40.
[2] *Apol. prim.*, c. 8.
[3] *Adv. Hæres.*, II, III, 32.
[4] *Strom.*, III, p. 450.
[5] *Hom.* XX *in Ezechiel.*
[6] *Orat. cont. Græc.*
[7] *Hom.* VIII.

tance[1] dit que Dieu permet cela pour opposer le bien au mal, le vice et la vertu, à la fin il jugera, ceux qui auront suivi les démons partageront leur sort. Il est le seul à présenter cette opinion qui, nous le verrons, est une conséquence de sa théorie sur sa chute.

Quant aux *causes* de cette chute, il y a dans les Pères une grande diversité. Tous séparent celle du diable de celle des anges. L'opinion générale est que le premier était tombé par orgueil ou envie et avait entraîné avec lui quelques partisans; Tertullien[2] dit que le diable devenu jaloux de la grâce faite aux hommes tomba. Cyprien[3], Irénée[4], Justin[5] pensent de même; Tatien dit que l'ange premier-né fut changé en démon à cause de sa défection et de son ignorance; Athénagore, nous l'avons vu, place cette cause dans l'infidélité à sa mission et son penchant pour la matière. Clément[6] dit que quelques anges ont été chassés du ciel, parce qu'ils s'étaient révoltés par convoitise et ne vivaient pas avec assez de perfection; Origène[7] le fait tomber par orgueil; Méthodius[8] se range à l'opinion de Tertullien et Justin; Lactance a une théorie à lui[9]: «Dieu pour le bien fit un esprit semblable à lui, puis il en fit un second qui ne fut pas fidèle, mais par envie pour l'autre esprit qui lui était supérieur, il devint rebelle et mé-

[1] *Institut. div.*, II, ch. 8.
[2] *Adv. Marc.*, II, 10; *Apol.*, 23.
[3] *De Bono patient.*
[4] *Adv. Hæres.*, IV.
[5] *Apol.*
[6] *Strom.*, III, 450.
[7] *Hom.* IX *in Ezechiel.*
[8] *De resurr.*
[9] *Loc. cit.*

chant, cause de tout mal.» Il semble faire de cela une chose nécessaire, parce que tout est antithèse dans le monde, s'il n'y avait pas de mal, il n'y aurait pas de bien, s'il n'y avait pas de pécheurs, il n'y aurait pas de justes.

Quant aux autres anges déchus, les Pères apologètes ne trouvèrent pas un système nouveau, mais ils se contentèrent d'une opinion courante et déjà exprimée avec beaucoup de détails dans plusieurs ouvrages antérieurs. Le plus ancien est le livre *Hénoch*[1]; on y voit enseigné ceci : D'après la Genèse VI, 2, 4, les fils de Dieu virent les filles des hommes, et, épris d'un amour impur, abandonnèrent le séjour divin pour s'unir à elles. De ce commerce impie naquirent les Géants. Josèphe[2], Philon[3], le Testament des douze patriarches enseignèrent la même légende, dont on ne voit aucune trace avant le livre cité ci-dessus. Cette idée fut acceptée des docteurs chrétiens avec une unanimité rare chez eux. Tous font de ces *υἱοι Θεοῦ* des anges, d'autant mieux que la LXX avait consacré cette opinion en traduisant par *ἄγγελοι Θεοῦ*. Ici nous n'avons pas à nous prononcer entre les deux opinions qui voient dans ces fils de Dieu des anges ou les descendants de Seth. Le fait est que les Hébreux n'y voyaient pas cette légende.

Origène lui-même accepte cette opinion, tout en posant à Philon cette objection[4] : Comment se fait-il que les fils de Dieu, avec des âmes non lascives selon la vie terrestre, aient pu avoir commerce avec les filles

[1] Ch. VI, 311.
[2] *Antiquit.*, I, 3, 4.
[3] *De gigantibus.*
[4] *Adv. Cels.*, V, 271.

des hommes? De ce commerce, avons-nous dit, étaient nés les Géants, dont les âmes étaient les *δαίμονες* qui planaient dans les airs, êtres intermédiaires entre les hommes et les anges, immortels, invisibles, cherchant à faire du mal aux premiers[1], et s'introduisant dans certaines personnes pour les posséder. Cette opinion, comme le fait remarquer Gieseler[2], a probablement une origine grecque. Platon enseignait que les âmes des hommes, avant leur chute, c'est-à-dire leur incarnation, avaient été des démons, et que lorsqu'elles menaient une vie vertueuse, elles redevenaient démons après leur mort. En parlant ainsi, il n'avait en vue que les bons démons. Mais les Platoniciens d'une époque ultérieure admettaient que les âmes des méchants devenaient de mauvais démons qui se plaisaient à tourmenter les hommes. Les Juifs, qui ne connaissaient que de mauvais démons, croyaient que tous les esprits des méchants étaient des démons. Les rabbins le déclarent. Les Pères restreignirent cette affirmation aux âmes des Géants; ces démons étaient inférieurs aux anges tombés qui étaient leurs pères; mais, comme on leur attribuait la même influence qu'à ceux-ci, on les confondait souvent avec eux, de même que le nom de *δαίμονες* était donné à tous les esprits méchants. Lactance[3] fait ressortir parfaitement cette distinction; Irénée[4] fait remarquer que ces anges étaient tombés auparavant séduits par le diable, et que, précipités sur la terre, ils y avaient commis ce nouveau péché. Tou-

[1] *Athenagoras*, *leg.*, 114; *Tertullien*, *Apol.*, 22.
[2] *Hist. des Dogmes*, traduct. Bruch et Flobert.
[3] *Institut. div.*, II, 14.
Adv. Hæres., III, 23; IV, 41.

tefois il n'explique pas comment alors la Bible les appelle, sans aucune restriction, fils de Dieu. Plusieurs Pères ne parlent pas de chute de mauvais anges avant cette vie, de sorte qu'il y aurait alors un grand anachronisme commis par eux, puisqu'ils feraient précéder la chute des anges par celle de l'homme, dérivée cependant de la suggestion d'un mauvais esprit. Ce reproche n'est pas fondé. Lactance explique cela, de même Athénagore[1] et Méthodius[2], en disant que le diable était tombé avec certains anges; puis d'autres sont tombés par le péché dont parle la Genèse. De cette façon il n'y a plus d'anachronisme. Comme on s'en aperçoit, cette doctrine de la chute des anges était passablement bizarre et incompréhensible, si nous comparons la nature de ces êtres à la manière dont on les fait tomber; il est étonnant qu'Origène, qui faisait si bien ressortir les suites de l'usage du libre arbitre, n'ait pas ici rejeté cette idée grossière, pour s'élever à une conception moins matérielle.

§ 3. *Leur nature.*

Les bons anges ont un corps; les mauvais doivent aussi en avoir un. En général, on le tient pour plus grossier que ceux des premiers, mais plus subtil que ceux des hommes. Origène le dit[3] et explique cela en prétendant que le diable, après sa chute, s'est enfermé dans une enveloppe plus matérielle; Tatien[4] dit qu'ils sont d'une substance spirituelle comme l'air et le feu;

[1] *Legat. pro Christ.*, p. 120.
[2] *De resurrect.*
[3] *Comment. in Johan. adv. Cels.*, IV.
[4] *Orat. cont. Græc.*

sans un corps ils n'eussent pu pécher; on les dit incorporels par rapport avec les corps des bienheureux, en comparaison desquels ils ne sont qu'une ombre. Tertullien[1] les appelle *spiritales substantiæ*. Les autres n'en parlent pas. Un grand nombre leur attribuent une nourriture, et cela se comprend; puisque les anges avaient du pain, les démons devaient aussi se nourrir de quelque manière. Tertullien[2] dit que leur nourriture est le sang ou la graisse et l'odeur des victimes. De même Cyprien[3]; Origène[4] la fait consister dans la fumée des victimes et de l'encens, sans laquelle ils ne pourraient vivre; Athénagore[5] exprime la même pensée. S'agit-il seulement des sacrifices païens, ou de tous les sacrifices? Ils ne le disent pas.

Quant à leur activité spirituelle, tous s'accordent à leur donner une science supérieure à celle de l'homme, soit pour le présent, soit surtout pour les événements à venir. Origène[6] dit qu'ils ont *τί περί τῶν μελλόντων ὁρατικόν*; de plus[7] il nous apprend que cette science leur vient du mouvement des étoiles. Clément[8] leur donne une connaissance secrète, qu'ils découvrent aux femmes. Tertullien[9] dit que d'un seul regard ils peuvent faire le tour de la terre et voir tout ce qui s'y passe. Origène les fait habiter dans l'air, s'appuyant sur Éph. II, 2, où il est question des puissances de l'air.

[1] *De corona.*
[2] *Apolog.*, 22, 23.
[3] *De idol. vanit.*
[4] *Exhort. ad martyr.*
[5] *Legat.*
[6] *Adv. Cels.*, V, 239.
[7] *Comment. in Genes.*
[8] *Strom.*, V.
[9] *Apolog.*, 22.

Pour ce qui est de leur pouvoir, Tatien[1] leur ôte toute puissance sur les âmes des morts; mais ici vient un examen plus important, celui du rôle que les chrétiens de ce siècle leur atribuaient.

§ 4. *Rôle des mauvais anges.*

Le rôle des anges était de s'occuper du bonheur de l'homme, celui des démons fut de faire et de répandre le mal soit physique soit moral. Désirant avoir des compagnons de misère et de réprobation, ils usent de tous les moyens pour séduire les hommes; aussi les Pères leur attribuent en général tout ce qui est mal et s'étendent beaucoup là-dessus. Tout d'abord ils sont les Pères de l'idolâtrie et de l'incrédulité. Ils se laissent, dit Justin[2], adorer sous le nom des dieux païens; Tertullien[3] dit la même chose: d'après eux les divinités païennes, Jupiter, Mars etc. n'étaient que des démons. Cette croyance générale à cette époque était un pas en arrière, car les Juifs dans l'Ancien Testament ne voyaient absolument dans les idoles que l'œuvre de la main des hommes. Pourtant il est probable que cette doctrine ne fut pas l'œuvre du christianisme, mais celle des écoles juives; « dans la version des LXX, comme le remarque Gieseler[4], ce passage Ps. 96, 5, tous les dieux des peuples ne sont que néant est traduit: *πάντες οἱ θεοί τῶν ἐθνῶν δαιμόνια.* » Ce qui prouve qu'à l'époque où fut faite cette version, cette idée circulait déjà. Les miracles du paganisme, les faux prophètes,

[1] *Loc. cit.*
[2] *Apol. prim.*
[3] *Apolog.*, 22.
[4] *Hist. des Dogmes.*

les oracles où ils trompent les hommes par des déclarations à double sens, tout cela vient d'eux[1]. Ils les font aussi auteurs de la magie et des sortiléges[2]; Tertullien[3] enseigne que les démons, afin d'égarer les hommes, imitèrent les choses divines dans les religions païennes dont ils étaient les auteurs. Les lustrations païennes imitent le baptême, les mystères de Mythras, la sainte Cène etc. Tertullien trouvait là un moyen commode d'expliquer certaines ressemblances du christianisme avec les religions étrangères.

Quant aux maux physiques, ils en font de toute sorte. Ce sont eux qui amenaient les maladies, les mauvais accidents, Origène dit qu'ils accablent les hommes de calamités : faim, sécheresse, stérilité, corruption des puits, peste etc.[4]. Tous les docteurs de l'Église croyaient encore que certains hommes étaient possédés par de mauvais esprits, et frappés de maladies nerveuses. L'invocation du nom de Jésus et même le signe de la croix suffisaient pour les chasser[5]. Cependant Origène[6] fait cette remarque, très-notable pour son temps, que les médecins expliquent cela par des causes naturelles, par exemple l'action de la lune. Opposés à la connaissance et à l'adoration du vrai Dieu, ils font tout pour empêcher son règne de se répandre, ce sont eux qui ont fait mettre à mort Socrate, excité les Juifs à crucifier Jésus-Christ. Maintenant ils sont les instigateurs

[1] Tertullien, *Apol.*, 22.
[2] Origène, *adv. Cels.*, VII.
[3] *De præscript.*
[4] Tertull., *Apol.*; Cyprien, *De invidia.*
[5] Origène, *adv. Cels.*, VIII, 405.
[6] Origène, *adv. Cels.*, VII et III, 134; Justin, *Apol.*, I, 8.

de toutes les persécutions que souffrent les chrétiens [1] dont ils sont les plus ardents ennemis. De cette façon ils servent la cause de l'incrédulité qui est la leur propre.

L'âme de l'homme peut, comme son corps, être saisie par eux[2]. Plusieurs frères enseignent qu'à sa naissance tout homme a un démon qui est chassé par le baptême[3]. Clément observe toutefois que le diable exerce plutôt une coopération (*συνέργειαν*), qu'une action (*ἐνέργειαν*), dans le péché[4]. Enfin le diable et les démons, car ils ne les distinguent pas dans leur action, corrompent et égarent l'homme de toute manière; Tertullien[5] dit qu'ils rendent furieux, débauché, semblant par là enseigner que la présence des passions mauvaises prouve la présence du démon. En définitive tout mal, quel qu'il soit, leur est attribué.

Cette pensée que l'homme est sans cesse entouré ou même possédé d'esprits cherchant toujours à le conduire au mal, pouvait amener en pratique des conséquences fâcheuses, exciter le chrétien à ne faire aucun effort pour résister, le porter à s'excuser de ses fautes; aussi les Pères, prévoyant cela, cherchent-ils à combattre cette tendance. Le pécheur ne peut trouver aucune excuse à ses transgressions; ils observent que, si le démon peut les exciter à se livrer au péché, il ne

[1] *Comm. in Matth.*

[2] Justin, *Apol.*; Clément, *Strom.*, I, p. 308; Origène, *de princ.*, III, p. 293.

[3] Tertull., *Apol.*

[4] Clément Alex., *Strom.*, VII, p. 739; Tertull., *De anim.*, 39; Origène, *Hom.*, VIII *in exod.*; Lact., *instit.*, II, 14 etc.

[5] *Strom.*, V, 567.

[6] *De corona, de cultu fem.*

peut jamais y contraindre ; les hommes peuvent, en leur résistant, compter toujours sur l'assistance divine, les démons fuient en voyant qu'on leur résiste. Hermas[1] énonce déjà cette idée, et Clément[2] dit que le pécheur n'est pas abandonné au diable. Dieu lui permet de nous tenter, parce qu'il veut que nous nous gardions nous-mêmes, pour que le tentateur meure de honte d'être trompé dans son espoir, et que le fidèle acquière le salut et assure la foi des autres. Tous les Pères contiennent cette idée pour éviter les écarts auxquels la doctrine elle-même pouvait conduire. Ils affirment aussi que Dieu permet cela à dessein, non parce qu'il ne peut s'y opposer ou qu'il se fait auteur du mal. Tatien[3] dit que le roi du monde leur permet d'exercer leur malice jusqu'à ce qu'il vienne juger. Origène est celui qui s'étend le plus là-dessus, et énonce quelques idées qui lui sont particulières. Il fait[4] de cette distinction que les mauvais anges excitent au mal, mais ne peuvent y forcer, une doctrine fondamentale et universelle de l'Église. Pour l'origine du mal, il se montre plus éclairé que les autres, en rejetant[5] l'opinion qui faisait des démons la source de tout mal, parce qu'alors personne ne serait pécheur. Il dit que certaines impulsions au mal viennent de nous-mêmes, non du diable. Dieu ne laisse pas s'accomplir les grandes tentations. Il aide à les éviter ; si nous sommes vaincus dans le combat, c'est notre faute. Le mal *physique*

[1] *Pastor*, *Mandat.*, VII, XVII.
[2] *Strom.*, V, 567.
[3] *Orat. cont. Græc.*
[4] *Princip. præm.*
[5] *Princip.*, III, 283.

vient d'eux, non par la volonté de Dieu, mais sans qu'il s'y oppose; si nous remportons la victoire sur les démons, nous aurons la place qu'ils ont occupée autrefois[1]. Il y a des esprits impurs qui séduisent de diverses manières: par l'avarice, l'impudicité, l'orgueil; chacune de ces sortes d'esprit a un prince particulier; si un démon est vaincu par le chrétien, il est jeté dans l'abîme et ne peut plus nuire. Pour tout cela il engage fortement à résister. Pourtant leur règne ne doit pas être éternel, ils doivent être confondus et punis par l'anéantissement de leurs espérances ici-bas. Quel sera leur sort dans la vie future?

§ 5. *Punition des mauvais anges.*

Les docteurs chrétiens nous fournissent plusieurs déclarations touchant la destinée du diable et des démons. Ils semblent reconnaître tous que ce ne sera qu'après le jugement que les peines décrétées auront lieu. Nous voyons déjà cela dans les paroles de Tatien, citées plus haut: « Jusqu'à ce que le juge vienne, Dieu les tolère.» Origène[2] dit que le temps de leur punition n'est pas encore venu, jusque-là Dieu leur laisse la liberté pour que les chrétiens combattent et soient victorieux. Déjà cependant, dès ici-bas, ils souffrent en voyant les hommes s'améliorer. D'après Irénée[3] il semblerait que Justin aurait eu l'idée curieuse qu'avant la venue du Christ le diable ne connaissait pas encore sa condamnation, et ne l'a apprise que par les discours de celui-ci.

[1] *Hom.*, I, *de Jesus nove.*

[2] *Hom.*, XIV, *in num.*

[3] *Adv. Hæres.*, V, 26.

S'il y a accord pour la réalité des peines et le temps où elles auront lieu, en revanche, sur la durée de cette punition il y a une grande divergence, la même que dans tout le reste de l'eschatologie. En général, les Pères d'Occident s'accordent à dire que le diable et ses anges se sont éternellement perdus, comme ils le disaient du reste pour les hommes pécheurs, tandis que ceux d'Alexandrie et quelques philosophes convertis gardent l'espoir qu'ils finiront par s'améliorer. Tatien, Irénée, Tertullien, Cyprien, Lactance, Minutius Félix sont pour l'éternelle réprobation. Les Orientaux sont pour la régénération universelle. Tout être intelligent est libre, par conséquent il peut toujours se décider pour le bien ou pour le mal ; le diable et les démons étant doués de liberté, s'ils en font un bon usage, ils peuvent s'améliorer. Justin[1] dit que tous ceux qui s'améliorent obtiendront le pardon, en parlant des hommes et des anges; Clément d'Alexandrie dit expressément[2] : le diable doué de liberté, *μετα νοῆσαι οἷος ἐστιν* ; Origène[3] est plus explicite : « Le dernier ennemi, qui s'appelle la mort, doit être vaincu, non que la substance créée par Dieu puisse être anéantie, mais en ce que sa volonté malfaisante, qui n'est pas de Dieu, cessera. Rien n'est impossible à Dieu, pour le Créateur aucune créature n'est incurable, car il a tout créé pour exister, et rien de ce qui est destiné à vivre ne peut s'anéantir. Toutes les âmes sont appelées à progresser et à s'élever de plus en plus vers Dieu, de sorte que pour toutes la régénération est possible. » Le passage de

[1] *Dial. avec Tryph.*, c. 88.
[2] *Strom.*, II, p. 385.
[3] *Princip.*, III, 323.

Paul, Dieu sera tout en tous, pouvait être le fondement de cette doctrine. Aucun Père, du reste, ne parle d'anéantissement complet. On ne peut s'empêcher de remarquer combien la doctrine des docteurs d'Alexandrie est plus élevée, plus rationnelle; souvent, du reste, nous avons pu voir cela dans beaucoup d'autres points. Malgré cela, peut-être à cause de cela, leur système ne prévalut pas; la foule suivit l'opinion d'Occident, et Origène eut à se justifier du reproche d'hérésie sur son eschatologie, bien qu'il eût apporté un palliatif à sa doctrine, en ne voulant pas la mettre dans l'enseignement populaire.

Conclusion.

Notre tâche est terminée pour ce qui concerne les opinions diverses de l'Église chrétienne aux trois premiers siècles, sur les anges bons et mauvais. Nous avons autant que possible recouru aux sources pour ne rien laisser dans l'ombre de ce qu'on a pu dire de particulier sur notre sujet. Toutefois, notre travail serait incomplet, si nous ne cherchions à résumer ce que nous avons vu, à montrer les conséquences qu'on a pu en tirer, à faire ressortir les influences étrangères qni ont pu s'y faire sentir, à juger non la doctrine elle-même, mais la manière dont elle a été élaborée dans cette période.

La croyance à des êtres supérieurs à l'homme, intermédiaires entre lui et Dieu, les uns bons, les autres mauvais, est générale à cette époque, personne ne s'avise de nier leur existence; il faudrait remonter assez haut le cours des âges pour trouver pareille affirmation. On trouvait par eux l'explication d'un grand nombre de mystères, qu'on ne saurait pas résoudre autrement. Tout en croyant à l'intervention directe de Dieu dans le monde, à sa providence s'exerçant sur tout, ils semblaient craindre de trop rabaisser sa grandeur et sa divinité en le faisant auteur direct de tout. Héritiers des idées juives, ils n'étaient pas encore arrivés à se faire de Dieu une conception étrangère à tout ce qui est humain; sans doute il était pour eux un père, mais ils en faisaient encore mieux un maître souverain, un roi dont le pouvoir s'étend sur tout,

cause de tout, mais se servant volontiers de lieutenants, messagers rapides, exécuteurs obéissants de ses volontés, formant autour de lui une cour céleste et veillant par son ordre aux intérêts du monde. Ils accordaient à Dieu l'activité continuelle, mais plutôt directrice qu'exécutrice, car les anges en fin de compte faisaient tout par son ordre, de sorte qu'en réalité il semblait que la volonté de Dieu, pour être accomplie, devait non-seulement s'exprimer, mais être exécutée par des envoyés, comme si l'occupation eût été trop grande pour qu'il n'eût pas besoin d'aides. Mais ceci s'applique autant à la doctrine elle-même qu'à une époque particulière.

En fait, cette époque n'émit pas beaucoup d'idées nouvelles sur ce sujet, et marcha dans les sentiers battus sans beaucoup s'écarter d'eux. Les écoles juives et le Nouveau Testament renferment déjà presque toutes les idées que nous voyons exprimées chez les Pères: ce qui concerne leur nature, leurs fonctions, leurs classes, avait été déjà, sinon aussi complétement enseigné, au moins conçu en germe; pour l'origine seule ils eurent tout à trouver, pour le reste ils n'ajoutèrent que quelques détails à ce qui était déjà, mais importants quelquefois comme nous le verrons. Ils ne voulaient qu'expliquer plus clairement ce que Jésus et les apôtres avaient dit ou écrit là-dessus, aussi s'appuient-ils sans cesse sur des passages de l'Écriture pour faire valoir leurs opinions.

Ce qu'il ne faut pas cependant oublier de signaler, c'est l'importance donnée par eux à cette doctrine; la manière dont le Nouveau Testament en parle prouve le rang bien secondaire qu'avait ce dogme dans l'es-

prit des auteurs sacrés. Dès cette époque on l'élève davantage, en appuyant sur lui comme sur un fait capital, en s'étendant avec plus de complaisance sur ce qui se rapportait à eux, de manière que, sans peut-être en avoir conscience, on fit naître des idées nouvelles, contraires même à l'Évangile. Jusqu'alors on avait formellement défendu de leur rendre aucun culte; tout en insistant là-dessus, les Pères se montrent moins catégoriques, plus hésitants, ils veulent un certain respect, mais tout en défendant d'en faire une adoration, ils ne s'aperçoivent pas qu'à la longue ce respect, par des degrés insensibles, pourra devenir un vrai culte. Dieu seul est adorable, mais quand on fit des anges des êtres si bienfaisants, si utiles, sans cesse à nos côtés, occupés de notre bien, il ne pouvait pas manquer d'arriver que l'ignorance, la superstition finissent par invoquer ces ministres si puissants auprès du roi suprême. Opposés au culte en fait, ce fut eux pourtant qui lui donnèrent naissance en insistant trop peu là-dessus.

S'il est vrai que l'Ancien et le Nouveau Testament contiennent en grande partie déjà tous les enseignements des Pères sur les anges, il serait peu exact de méconnaître d'autres influences que celle-là sur cette doctrine. Une bonne partie des docteurs chrétiens, et non les moins remarquables, étaient aussi philosophes et étudièrent avec ardeur les systèmes philosophiques. Plusieurs même étaient des philosophes convertis, et en devenant chrétiens ils ne rejetèrent pas la philosophie comme inutile, mais plutôt s'en firent un auxiliaire pour la défense de la foi. Si plusieurs Pères, et surtout ceux de l'Occident, furent envers elle d'une in-

justice frappante, et ne surent pas y voir de bons éléments, Justin, Athénagore, Clément, Origène furent mieux inspirés en voulant lui rendre ce qui lui était dû. Aussi en reconnaît-on la trace dans leurs écrits, et spécialement pour le sujet qui nous occupe. On sent bien que non-seulement l'école juive d'Alexandrie, mais aussi les écoles grecques de Platon et Pythagore leur sont de connaissance familière, et on trouve çà et là beaucoup d'idées qui, sans être étrangères à l'Écriture, dérivent pourtant plutôt de la philosophie. Nous l'avons maintes fois reconnu dans le cours de notre travail, mais ce qui fait le mieux ressortir cette assertion, c'est la différence entre Alexandrie et Carthage ou l'Occident. On ne peut méconnaître que cette tendance idéaliste, héritée de Philon pour lequel les théologiens d'Alexandrie eurent une grande vénération, opposée à la tendance beaucoup plus réaliste de l'Occident, ne puise sa source en partie dans le culte de la philosophie, réprouvé de ces derniers. Si Origène, le coryphée de l'école orientale, se distingue par sa spiritualité, ses conceptions plus élevées, quelquefois même par des idées étranges, fausses, à cause de l'extrême dont il ne sut pas toujours se garder, Philon et Platon ne furent pas les moindres causes de cette manière de voir. Les idées sur l'eschatologie en général, sur les démons en particulier, sur son principe de la liberté, base du progrès indéfini, quoique non étrangères à l'Évangile, trahissent pourtant une origine philosophique. Ses théories de la préexistence des âmes, des géants, de l'action des anges et des démons, ont une parenté philonienne ou grecque qu'on ne peut contester. Le mal a été que de ces opinions toutes particu-

lières on a voulu faire des dogmes, et alors on est tombé dans de grossières erreurs.

Plusieurs idées ont une origine moins légitime, ce sont celles qui sont nées de mauvaises interprétations de la Bible, en particulier de celle des LXX. Cette version crue inspirée par beaucoup, d'un usage général, d'autant mieux que l'hébreu était peu connu, et contenant beaucoup d'erreurs de traduction, fut la source de certaines spéculations que le sens vrai aurait écartées. Ainsi le passage du Deutéronome, celui de la Genèse, mal traduits, furent la base de conceptions erronées au moins, quoique peu importantes, et ce ne fut pas facilement que ces idées une fois répandues, accréditées, purent être renversées.

Cet exposé serait incomplet si nous ne disions quelque chose de l'influence gnostique. Très-répandu dans le deuxième et le troisième siècle, le gnosticisme fut combattu à outrance par les Pères, et nous avons pu voir ce qui les différenciait des chrétiens orthodoxes au sujet des anges. Leur système était beaucoup plus compliqué, ils faisaient des anges les auteurs de tout, bien qu'admettant un être supérieur. Pour les démons, ils établissaient pour la plupart un principe égal du mal à celui du bien, les Manichéens allèrent jusqu'à les faire coéternels. Les Pères réfutèrent tout cela comme des hérésies, cependant, nous l'avons vu parfois, l'influence de ces écoles se fit sentir.

Sans aller jusqu'à dire qu'ils sont la cause du grand rôle donné aux anges, puisque déjà les écoles juives avaient élaboré ces idées en grande partie, on ne peut s'empêcher de voir qu'on leur donna beaucoup plus d'importance. Pour les démons, beaucoup de Pères

semblent les faire absolument auteurs du mal, on dirait qu'ils ont laissé absolument de côté les autres sources qu'on pourrait lui assigner. Origène seul fait quelques réserves et donne à l'homme lui-même un rôle plus considérable dans le mal; par la punition des démons, la supériorité de Dieu sur eux et leur chef, ils évitent et combattent le dualisme gnostique ou manichéen; mais malgré cela les observations que nous venons de faire permettent de dire que le gnosticisme eut quelque influence sur la doctrine des anges dans cette période.

En examinant cette doctrine, on s'aperçoit aussi qu'elle était encore en voie de formation sans rien de bien fixe et de réglementé, elle s'est formée peu à peu; héritage du Nouveau Testament, elle s'est enrichie peu à peu d'idées juives, orientales, philosophiques et même jusqu'à un certain point polythéistes; car ce ne fut pas peut-être un des moindres motifs pour engager certains païens à se convertir, que de voir cette armée d'êtres divins bons et mauvais dans la religion chrétienne. Ils retrouvaient là, quoique avec des changements importants sans doute, des ressemblances avec leurs anciens dieux, cette analogie et quelques autres furent à cette époque et surtout plus tard une des causes qui favorisèrent le plus les conversions païennes.

Sans porter un jugement sur le dogme lui-même, il nous paraît opportun de voir l'influence exercée alors par lui sur l'esprit général de l'époque, en nous réservant de dire cependant que ce ne sont guère que des présomptions que nous pouvons exprimer ici. Nous l'avons déjà dit, malgré les correctifs qu'essayèrent d'y apporter les docteurs de cette époque, cela rappro-

chait du paganisme. Cette doctrine, en attribuant le mal aux démons, le bien aux anges, donnait de Dieu une idée fausse. En outre, cette manière d'expliquer le mal était dangereuse: il y aurait beaucoup de risques à courir pour que l'homme se crût sinon innocent de ses actes, puisqu'il devait résister au démon, au moins innocent de ses mauvaises intentions, qui lui étaient inspirées par lui. Ces effets, et la superstition qui en était un accessoire obligé, sont plutôt généraux que particuliers à cette époque, mais il faut remarquer que celle-ci contribua pour une bonne part à les amener par l'importance donnée à la doctrine. Cependant, pour ne pas être injuste, ajoutons qu'il était bien difficile que leur esprit s'élevât contre des croyances aussi généralement reçues, et se fît l'idée d'un Dieu réglant tout lui-même, quoique à cet égard Moïse semble y être mieux arrivé; mais les influences étrangères avaient laissé leur empreinte sur cette doctrine et elle ne s'effacera qu'avec peine.

Une observation que nous tenons à faire avant de terminer, c'est qu'en général les Pères de l'Occident s'étendent davantage sur tout ce qui tient aux démons et à leur chef, dont on confond du reste en pratique l'action avec celle de ses anges; en Orient au contraire on a une prédilection plus grande pour les anges. Quelles sont les raisons de ces préférences? Le caractère distinctif des deux théologies peut les expliquer en partie; chez les premiers on rabaisse beaucoup plus l'homme, on le montre davantage sous son mauvais côté, les Orientaux le relèvent davantage, mais surtout les premiers ont un caractère plus pratique; or en pratique il était plus urgent de mettre en garde contre les démons,

que d'apprendre les services rendus par les anges, tandis que les seconds théoriciens veulent avant tout un système complet et laissent plus de côté la pratique. Ces caractères peuvent en partie au moins expliquer cette différence.

En résumé, si l'influence de ces doctrines fut sans une portée bien grande à cette époque, elle introduisit bien des idées fausses, la superstition; ce furent elles en partie qui préparèrent la voie au polythéisme chrétien, qui suivit cette période (car on peut bien nommer ainsi cette tendance à invoquer toute une armée d'êtres célestes), elles auraient pu, en donnant à l'homme une fausse idée du mal et de son origine, en faisant une sorte de dualisme, amener des écarts que les exagérations du gnosticisme empêchèrent peut-être souvent, en mettant les esprits sur leurs gardes. Mais plus tard, ces sectes disparues, le stimulant païen n'existant plus, les effets mauvais se montreront davantage. Bref cette doctrine put bien alors, par son importance, favoriser l'accroissement numérique de l'Église, mais elle altéra la pureté du christianisme en le surchargeant d'éléments étrangers à son essence, contraires à l'esprit de l'Évangile.

Vu par le Président de la soutenance.
ED. REUSS.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 24 novembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.